This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

811
C873

John Cutler COVERT
Consul des Etats-Unis à Lyon

A 917,552

QUELQUES
Poètes Américains

Longfellow, Whitman, Poë

LYON
CUMIN & MASSON, ÉDITEURS
6, Rue de la République, 6
1903

SE TAIRE
FAIRE

John Cutler COVERT
Consul des Etats-Unis à Lyon

QUELQUES Américains

Longfellow, Whitman, Poë

LYON
CUMIN & MASSON, ÉDITEURS
6, Rue de la République, 6

1903

Vignaud
4-18-30

PRÉFACE

Une simple causerie dans le salon de M. Joseph Guinet, l'industriel bien connu à Lyon, sur quelques poètes Américains, tel est le point de départ et comme le canevas de la brochure que je soumets au lecteur bienveillant. C'est sur la proposition de M. Thomas Nicoll Browne, Vice-Consul des Etats-Unis à Lyon que j'avais rassemblé souvenirs et notes et parlé de mes poètes favoris devant quelques personnes sympathiquement attentives.

Peu de temps après, M. Camille Roy, le distingué poète et Président du Caveau Lyonnais, m'invita à faire une conférence sous le patronage du Caveau, sur le même sujet. La réputation de cette société, qui s'entend si bien à organiser des séances intéressantes, suffit pour attirer au Grand Amphithéâtre de la Faculté de Médecine, un public aussi nombreux que choisi.

Ma causerie, bien que précédant une série d'auditions musicales, fut écoutée avec une patience méritoire, et le succès des chanteurs rejaillit un peu sur le conférencier.

L'excellent rédacteur du Tout-Lyon, *M. Paul Duvvier, voulut ensuite publier ma*

conférence dans son journal si répandu, et c'est lui qui me décida également à en faire une petite brochure.

Ce modeste opuscule n'est qu'une bien légère contribution à l'étude critique de la poésie Américaine, il ne fait qu'effleurer le sujet. Mais tel qu'il est, il ne laissera pas de surprendre quelques lecteurs et de modifier peut-être leurs idées. Il leur fera voir que l'Amérique du Nord ne produit pas seulement des cow-boys, des marchands de jambons et des millionnaires béotiens. Le souci de l'art et l'amour de la poésie y ont pénétré depuis longtemps et continuent à y fleurir.

Pouvait-il en être autrement dans un pays qui ne sacrifie pas uniquement, tant s'en faut, au Dieu Dollar, qui s'est soumis, depuis de longues années, à une culture intellectuelle intensive, qui est au premier rang des nations civilisées pour l'instruction à tous ses degrés? Faut-il s'étonner que, sur un terrain si bien préparé, germent et se développent les talents les plus divers, y compris le talent poétique?

C'est un peu ce que j'ai voulu faire entendre « pour l'amour de mon pays et de la vérité! » Puissè-je, dans la mesure de mes faibles moyens y avoir réussi!

John C. COVERT,
Consul des Etats-Unis à Lyon.
Lyon, le 10 octobre 1903.

QUELQUES

Poètes Américains

En commentant la littérature américaine, il faut se rappeler qu'elle n'a pas eu d'enfance. Le peuple américain, au commencement de son existence, jouissait de la vieille littérature de l'Europe, surtout de celle de l'Angleterre. Ceux de nos concitoyens qui vinrent de France, après la révocation de l'Edit de Nantes, apportèrent avec eux la littérature de leur pays. Dans maintes petites églises, sur les bords du grand fleuve Hudson, on trouve que les premiers procès-verbaux furent écrits en français, ensuite en hollandais, pour céder enfin la place à la langue anglaise qui y resta. Ainsi, quoique nous soyons un jeune peuple, nous avions une langue déjà formée et une vieille littéture, et on ne trouve pas, parmi nos premiers écrivains, ces tâtonnements et ces bégaiements qui marquent la littérature primitive

des vieilles nations d'Europe. Nous avons, en Amérique, pour ainsi dire, un champ tout neuf où les enfants des vieilles races de l'Europe s'appliquent à créer une nouvelle littérature. Les conditions sont nouvelles, mais la race est vieille. Habitants du nouveau monde, nous avons l'éducation du vieux monde. Nous perdrions infiniment si nous essayions de rejeter l'influence du vieux monde dans l'éducation de notre peuple, et nous ne pourrions le faire si nous le voulions.

Quand nous disons que la littérature du premier siècle des Etats-Unis est la littérature d'un vieux peuple, il ne faut pas comprendre qu'elle manque d'originalité ou que c'est une imitation. Bien au contraire ; dans ce pays où il y a tant de bien-être et de liberté, il y a un développement d'idées et de formes littéraires qui est le produit d'un peuple jouissant de beaucoup de repos, de paix et du confortable.

Votre grand critique Ste-Beuve a dit qu'il existe, chez les trois quarts des hommes, un poète, mort jeune, à qui l'homme survit. Le poète jeté dans le monde des affaires, faute d'une atmosphère sympathique à ses idées, s'étiole et s'éteint.

Un de vos grands poètes, Charles Baudelaire, qui connaissait notre langage aussi

bien que nous et qui a écrit très savamment sur notre littérature, a dit que les poètes sont innombrables dans les Etats-Unis. On enseigne la poésie dans nos écoles communales. Dans presque tous les villages de 4 à 500 habitants il y a un ou deux journaux et chaque journal a, parmi ses collaborateurs, les personnes de la localité même qui écrivent des vers, ou quelque chose qui ressemble à de la poésie.

Il arrive ordinairement que deux pages des journaux de ces petits villages sont imprimées dans une grande ville. Ces deux pages sont rédigées avec grand soin et avec beaucoup d'esprit, et le rédacteur, dans le petit village, n'a qu'à s'occuper des deux autres pages où il donne toutes les nouvelles de la localité. Cela donne beaucoup d'activité d'esprit par tout le pays. Chaque enfant à l'ambition de devenir un rédacteur où d'écrire dans un journal. C'est sur ces deux pages que les enfants du village impriment leurs écrits, leurs petits contes et leurs vers. J'ai connu plusieurs poètes de grand mérite qui ont commencé leurs publications dans ces petits journaux de village. Il y a une pépinière là où le talent poétique, dont parle Ste-Beuve, s'est développé et d'où il est sorti de nombreux et grands écrivains.

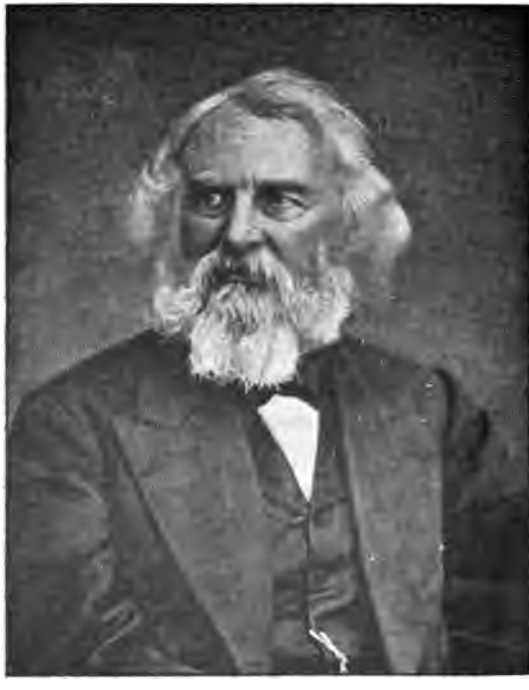
Chaque pays qui possède un caractère dis-

tinctif possède une poésie nationale, qui se produit aussi naturellement que les arbres des forêts. Cette littérature poétique est embellie par l'éducation, enrichie par l'étude des grands écrivains d'autres pays et d'autres temps, mais la vraie poésie, sauf quelques grands génies, possède toujours un goût de terroir et reflète le milieu où elle a surgi. Les premiers poètes des Etats-Unis chantèrent leurs victoires dans la grande guerre de l'Indépendance ; ils chantèrent la gloire de notre Washington et de son ami et soutien, votre Lafayette ; ils chantèrent leur beau drapeau tricolore, parsemé d'étoiles. Un de ces poètes s'écria : « Quand la liberté fut née dans les montagnes, elle prit les étoiles et le bleu du ciel et les fixa dans notre drapeau pour démontrer que Dieu était avec nous ». Ils se vantèrent que les rayons de notre bannière n'étaient autre chose que les traces que nos soldats avaient marquées sur le dos de nos ennemis ; bien entendu, il n'y a pas eu de Français parmi ceux qu'on appelait nos ennemis. Nos premiers poètes écrivirent sur la justice, sur la liberté et sur Dieu. Il y avait dans leurs chants, un fond de dévotion très prononcé. Ils dédièrent leurs œuvres à Dieu. Ils crurent que c'était Dieu qui les avait guidés à travers huit années d'une guerre cruelle et sanglante qui avait déterminé la

France à venir à notre secours, et ils eurent confiance en ce Dieu. Ils firent appel à sa puissance et parlèrent de sa bonté, de son amour paternel qu'ils crurent toujours présent, parmi ses enfants ici-bas, protégeant et guidant ceux qui méritèrent sa suprême bonté.

Votre grand critique, St-Marc-Girardin, a dit que, chez les peuples où la religion protestante a prévalu, le langage de la Bible est devenu la langue du peuple et la langue de la poésie. Il n'en est pas de même, dit-il, dans les pays catholiques. La Bible était le livre qu'on lisait le plus dans notre pays pendant les premières années de notre gouvernement. A force de contempler les divins modèles trouvés dans les Evangiles, on finissait par leur devenir semblable. On en voit les traces dans les ouvrages de toute la première génération des poètes américains.

Vous pouvez lire tous leurs poèmes sans y trouver un passage qui ait trait à la lubricité, ou même aux jouissances sensuelles. Leurs portraits de femmes sont auréolés, étoilés, placés au-dessus des passions communes des hommes. C'est une manière de regarder la femme qui leur est descendue de leurs ancêtres huguenots et puritains, et qui s'est fortifiée dans la lecture de l'Evangile et en chantant les hymnes d'adoration



HENRY W. LONGFELLOW

Résidence de Henry W. Longfellow

Henry W. LONGFELLOW

Longfellow est peut-être le mieux connu. Pas de cœurs américains qui ne trouvent un écho dans quelques-uns de ses beaux vers. Né en 1807, dans un petit village près de la mer, il publia ses premiers poèmes à l'âge de 18 ans et continua d'écrire, d'intéresser et d'enchanter le peuple américain,et tous ceux qui lisent la langue anglaise pendant presque 60 ans. Longfellow était un poète universel, qui représentait tout ce qu'il y avait de mieux dans la race anglo-saxonne.C'était un artiste qui recherchait la beauté, mais, pour lui, la beauté était toujours le vrai et le bien. Il ne cherchait pas à produire des effets bizarres et frappants. C'était son ambition d'exprimer les plus nobles sentiments de l'homme comme il les sentait dans son grand cœur. Dans la tristesse, vous trouverez du soulagement dans ses vers. Déplorez-vous votre sort ? Il vous parlera de la force innée dans chaque individu qui vous ordonne de

lutter contre le malheur et l'adversité. Il vous apprend que la volonté indomptée et indomptable est un attribut royal qui distingue l'homme et le met à même de maîtriser le sort. Etes-vous en deuil de celui qui vous était le plus cher ? Longfellow verse un baume sur vos malheurs. Il pleure avec vous, il guérit vos plaies, il vous arme de constance, il vous glisse dans l'ame ses grands sentiments comme la douce clarté de la lune pénètre dans les sombres allées d'un jardin, réveillant en vous tout ce qu'il y a de plus pur et de plus noble.

Il croyait à la noblesse de l'homme. Il savait qu'au fond de tout individu, il y avait plus de bien que de mal, qu'il y avait une fois dans la vie, un instant, peut-être près du berceau, où le cœur de l'homme était tout pénétré de bien, et il s'appliqua, avec toute l'ardeur de sa grande âme, à communiquer à ses lecteurs un sentiment qui pouvait ressusciter la pureté,la bonté céleste, cachées dans les profondes rides que le temps creuse dans nos cœurs.

Il a écrit *Les Voix de la Nuit*,mais ces poèmes ne ressemblent pas aux poèmes sur le même sujet de votre grand poète, Alfred de Musset.

Chaque poème, dans cette série, reflète la famille et,n'importe où nous soyions,ces vers

nous ramènent au foyer paternel entouré par tout ce qui nous est le plus cher. Il ne raconte pas ses malheurs, il ne parle pas de ses maîtresses, de lui-même, de ses amours. Il est impersonnel, il exprime un sentiment qui est universel et qui va à tous les cœurs.

Ecoutez son *Hymne à la Nuit :*

J'entendis la robe de la Nuit
Frôler tout du long ses corridors de marbre.
Je vis ses vêtements noirs avec les franges de lumière
Qui venaient d'une demeure céleste.

J'entendis la musique de tristesse et de plaisir,
La sonnerie diverse et harmonieuse,
Qui remplit les corridors mystérieux de la nuit,
Comme les rimes d'un vieux poète.

Je sentais sa présence comme un charme divin,
Descendre d'en haut,
La présence calme et majestueuse de la nuit,
Douce comme celle de la personne qu'on aime.

De ces profondeurs fraîches et immenses,
Mon cœur respirait du repos,
On y trouve une source de repos inépuisable,
Une paix perpétuelle.

O Nuit sacrée ! O Nuit sublime, [moi :
Tu m'as enseigné à endurer ce que l'homme a enduré avant
Tu poses ton doigt sur la lèvre des soucis
Et l'on ne s'en plaint plus.

Parmi ses poèmes, il y en a un intitulé *Les Pas des Anges*, où il représente la famille assise autour du foyer domestique.

Les lampes sont allumées, et les ombres dansent sur les murs comme des fantômes ; la nuit paisible descend et réveille tout ce qu'il y a de mieux dans l'homme.

Alors ceux qui sont morts nous reviennent. Le jeune homme qui débuta dans la vie, si résolu, qui avait tant l'ambition de faire du bien et qui est tombé à mi-chemin, revient.

Ceux qui supportaient les lourds fardeaux et les chagrins de la vie avec tant de courage, qui portèrent leur croix si héroïquement, sont là. Celle qui m'était donnée dans ma jeunesse et qui est maintenant une sainte dans le ciel, entre sans bruit, comme une envoyée de Dieu. Elle prend la chaise à côté de moi, met la main dans la mienne, et me regarde avec ses yeux doux comme les étoiles qui nous contemplent du haut des cieux. C'est un esprit et elle prie pour nous. Elle n'a pas de voix, mais nous comprenons bien sa prière.

Oh ! bien que je sois souvent triste et désolé, j'oublie tous mes maux quand je me rappelle que de telles personnes ont vécu.

Un autre poème, très populaire, qu'on chante dans maintes familles aux Etats-Unis, est intitulé *Le Pont*. C'est un chant, une rêverie, on dirait presque un rêve de la musique. Le poète raconte qu'il se tenait tran-

quillement sur le pont, à minuit ; la lune s'éleva sur la ville, derrière la vieille tour de l'église et la cloche tinta. Les rayons d'argent tombèrent sur les flèches et les pierres grisâtres et tremblèrent sur l'eau. La rivière coulait paisiblement et chantait une mélodie pour endormir les petites vagues qu'elle serrait sur son sein. Un sentiment de tristesse insupportable m'envahit. Le murmure des flots, le tintement des cloches, seuls, interrompaient le silence de la nuit.

Combien de personnes ont traversé ce pont depuis ? Des hommes las et fatigués, chacun portant dans son cœur ses chagrins et ses soucis !

Oh ! j'aurais voulus que la rivière m'enlevât sur ses flots et m'emportât au loin dans la mer immense et orageuse.

La lune, calme et placide au ciel, me semblait un symbole de repos céleste. Son reflet dans les eaux, tremblant et vacillant, me paraissait être une image de ce que nous appelons la paix sur la terre.

Il y a peu de sujets poétiques sur lesquels Longfellow n'ait pas écrit, et il y a très peu de formes poétiques qu'il n'ait essayées avec succès.

Il avait vécu en France, en Italie, en Allemagne et en Espagne, et connaissait à fond les langues et les littératures de ces pays.

Il a fait maintes traductions de toutes les langues modernes. Comme une abeille, il butinait, mais il était toujours original. On trouve dans ses œuvres, les traces de Heine, de Gœthe, de Pétrarque et du Dante. Ses poèmes ravissent les grands esprits et, en même temps, sont à la portée des plus illettrés. Figurez-vous un jeune homme transporté soudainement d'une petite église en bois sous les voûtes d'une grande cathédrale gothique retentissant des accents de l'orgue. Telle était l'expérience de Longfellow.

De son foyer domestique, près des forêts vierges où il avait été imprégné des idées sévères et austères des puritains, il a voyagé et vécu dans les grandes nations de l'Europe. Là, sous le soleil étranger, il a grandi, son esprit s'est développé sans perdre néanmoins son caractère national. Il est toujours Américain, toujours patriotique.

Avec toute la vigueur native qu'il devait à une longue série d'ancêtres entreprenants, et avec cette force qu'il puisait dans l'énergie presque encore vierge de la nature environnante, il se rendit en Europe où la beauté et la force morale que recèle une nature pareille s'est développée sous le soleil de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, au contact d'une civilisation plus vieille, plus artistique et plus lettrée.

Tout ce que le nouveau monde put donner de vigueur, d'énergie, de pureté d'âme et d'élévation d'esprit s'unissait en lui et c'était dans ce sol riche et puissant que les belles fleurs de la littérature et les arts de la vieille Europe ont mis leurs racines pour donner forme et couleur à la poésie d'un monde nouveau.

Il fit pénétrer en Amérique le goût et l'imagination du vieux monde et il s'en servit pour embellir, adoucir et chanter les sévères vertus de nos ancêtres huguenots et puritains.

Ses écrits lui ont rapporté une grande fortune aussi bien qu'une renommée qui durera pendant des siècles.

On l'aime en Amérique, non seulement à titre de poète, mais aussi à cause de la noblesse de ses sentiments et de la pureté de sa vie, parce qu'il a orné nos esprits de tant de belles choses, parce qu'il nous a fait si bien connaître la beauté suprême d'une vie honnête, laborieuse et morale.

A côté de Longfellow,et presque en même temps, une génération de poètes paraissait en Amérique, comme s'ils poussaient du sol. Il y avait Whittier, le quaker, le patriote, l'ami du bien, du vrai ,la poésie coulant de ses lèvres comme le parfum s'exhale d'une fleur ; Dr Holmes,le savant médecin,l'humo-

riste poète ; Bayard Taylor, l'ouvrier imprimeur, qui voyageait dans tous les pays du monde, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Turquie, en Russie, recevant dans son esprit la chaleur et la rosée des littératures de ces contrées ; Bryant, l'auteur de *Thanatopsis;* le philosophe et poète Emerson ; Aldrich, Howells, Willis, Fawcett, Bret-Harte, Hay et une foule d'autres dont les rangs augmentent journellement.

On trouve, dans presque toute la poésie de ces poètes, les traces et l'influence de la Bible, de l'Evangile surtout, et on y parle souvent des sujets de la Bible et on se sert souvent de ses paroles.

—•—

WALT WHITMAN

Walt WHITMAN

Parmi ces poètes était Walt Whitman, l'antithèse la plus absolue de Longfellow, et un des plus remarquables écrivains du XIXe siècle. On l'appelait prophète et poète, et on disait qu'il unissait dans son esprit les grandes qualités d'Homère et de Shakespeare. Ses ancêtres pendant deux siècles, avaient été de simples fermiers près de New-York. Il avait appris le métier d'imprimeur et de charpentier. Ses sœurs épousèrent des ouvriers. Il n'a jamais été étudiant, il n'a jamais travaillé à l'aide des livres. Mais le volume de poésies qu'il publia, à l'âge de 35 ans, a été qualifié, par un de nos grands philosophes, le meilleur ouvrage qu'un Américain ait jamais donné au monde.

M. Conway, un grand écrivain anglais, alla une fois dans le petit village où demeurait Whitman pour lui rendre visite. Après avoir cherché partout, il trouva le poète couché par terre, sous un soleil brûlant, regar-

dant les cieux. — N'avez-vous pas chaud là ! lui demanda l'Anglais. — Non », répondit le poète, « c'est comme cela que j'écris tous mes vers ».

Ce poète nous a dit que, pendant l'été de 1853, il y a eu en lui-même une renaissance. C'était une seconde naissance. Un être en lui, une seconde âme, qu'il n'avait jamais connue auparavant, s'était révélée. Il nous raconte que, soudainement, il lui vint une lumière qui lui montrait que tous les hommes et les femmes étaient ses frères et sœurs, et que l'amour était le fond et la substance de tout ce qu'il y a dans ce monde, que tout bonheur venait à l'homme qui aimait son prochain comme lui-même.

Il dit qu'il sortit de lui-même, et que Dieu entra en lui ; enfin, que lui et Dieu n'étaient qu'une seule personne. On est tenté de rire de tout cela, de considérer l'homme qui parle de la sorte comme un aliéné, mais il faut se rappeler que saint Paul nous dit que : « Notre corps est le temple du St-Esprit qui est en nous », et que : « Celui qui est uni à Dieu, devient un même esprit avec lui ».

Ce grand homme aima tant le bien, qu'il fut imprégné de la bonté pure et absolue. Il y avait de la place pour tout être humain dans son grand cœur, où la haine, la jalousie et les mauvais sentiments étaient incon-

nus. En vérité, il aimait tous les hommes et toutes les femmes comme s'ils étaient ses frères et ses sœurs ou ses enfants.

Dans un de ses poèmes, il écrit :

« On n'est pas au monde seulement pour soi-même, on y est pour faire du bien à son prochain. Je vous dis que toute la terre et toutes les étoiles sont ici pour l'amour de la religion (for religion's sake) ; il n'y avait jamais un homme qui fût assez pieux. Personne n'a jamais assez prié et adoré. Jamais un homme n'a compris combien il est divin, ou combien nous sommes certains de jouir de l'immortalité ».

« Quand je fais un effort pour me rendre compte du bien que je sens, je suis impuissant, ma langue devient inutile, mon haleine s'épuise, je deviens muet ».

Le bien, le bonheur suprême que sentait le poète, était son amour de Dieu et cela chassa tout autre sentiment de son âme comme la lumière chasse l'obscurité. Vous y trouvez une foi en Dieu qui est bien rare en ces jours.

Whitman n'était pas sectaire. Il n'avait pas besoin d'église ou de curé pour unir son âme à Dieu. Et il croyait que le bonheur qu'il sentait était à la portée de tout individu.

Le poète ne peut pas expliquer la connexion qu'il y a entre son âme immortelle et

les sens mortels. Mais il répète et réitère souvent, dans une variété d'expressions : « Mon Père et moi, nous sommes une seule personne ». « Je sens en moi la paix éternelle. Nous sommes tous des frères et des sœurs. L'amour de son prochain, le parfait amour est la plus belle chose du monde ».

Whitman était le poète du peuple. Il écrivait sur tout et pour tous. Pendant notre guerre de Sécession, il est allé travailler dans les hôpitaux, à Washington, soigner les blessés. Et il écrivait de la belle poésie contre l'esclavage, louait nos soldats et la sainte liberté. Son adoration de l'homme est le sujet de maints poèmes. Il fait l'éloge de tout le corps humain, cheveux, tête, yeux, nez, bouche, dents. Son père au ciel, qui les avait créés, les aimait, et nous autres, les enfants de ce père, ne devrions-nous pas les aimer ? Et il faisait l'éloge de l'homme n'importe où il le trouvait, embrassant tout dans son grand cœur, l'inondant de la lumière de son amour et de la beauté de sa poésie.

— — —

EDGARD-ALLEN POË

Edgard-Allen POË

Bien différent de tous nos autres poètes, sous tous les rapports, était Edgard-Allen Poë. Orphelin en bas-âge, il est devenu de bonne heure le jouet de la fortune. Sa conduite, même depuis son enfance, fut déréglée. Il se distingua au collège par une intelligence quasi miraculeuse, une aptitude merveilleuse pour les mathématiques et les sciences physiques, mais aussi une abondance sinistre de mauvaises passions, une morne mélancolie et une volonté faible. Aux prises avec les tentations auxquelles il ne sut résister, il mourut, à l'âge de 40 ans, dans une misère tragique, laissant un nom immortel à un monde où il ne sut pas vivre en paix. Dans ma jeunesse, il me semblait que ce poète menait une vie mystérieuse, qu'il vivait en rapport avec des êtres surnaturels et je trouve encore cet esprit de mystère dans ses œuvres.

Il s'absentait quelquefois pendant des se-

maines, personne ne sachant où il était et je m'imaginais qu'il s'était retiré dans quelque endroit obscur où il était en rapport avec les esprits, les démons de la nuit. Lorsqu'il revenait, il parlait de quelque chose d'étrange et de merveilleux qu'il avait vu, peut-être.

Une fois, retournant de ces excursions d'outre-tombe, il écrivit une histoire dans laquelle il parlait « d'un pays où les montagnes sommeillaient, où la vallée, les rochers et les cavernes étaient muets, où les eaux ne coulaient pas vers la mer, mais palpitaient et tremblaient, et de chaque côté de ces eaux, s'étendaient un pâle désert de gigantesques nénuphars.

« A la frontière de ce pays, il y a une forêt sombre, horrible ; pas de vent, mais les arbres tremblent et sont dans une perpétuelle agitation. Et, des sommets des gros arbres, filtre goutte à goutte, une éternelle rosée.

« C'était la nuit et la pluie tombait ; c'était de la pluie, mais quand elle était tombée, c'était du sang. Tout d'un coup, la lune se leva à travers la trame légère d'un brouillard funèbre et je vis un haut rocher sur lequel était écrit « Désolation ». Et sur le rocher se tenait un homme d'une forme grande et majestueuse, et des épaules jusqu'aux pieds, il était enveloppé dans la toge de l'ancienne Rome. Ses traits étaient ceux

d'une divinité. Son front était haut et pensif, son œil comme effaré par le souci, et, dans les sillons de sa joue, je lus les légendes du chagrin, de la fatigue, du dégoût de l'humanité, et d'une ardente aspiration vers la solitude.

« Et l'homme s'assit sur le rocher, appuya sa tête sur sa main, et promena son regard sur la Désolation. Il regarda les arbrisseaux, toujours inquiets,et les grands arbres primitifs. Il regarda plus haut dans le ciel, plein de frôlements, et la lune rougeâtre. Et j'étais blotti à l'abri des nénuphars et j'observais les actions de l'homme,et l'homme tremblait dans la solitude ; cependant, la nuit avançait et il restait assis sur le rocher ».

Le poète raconte qu'il s'enfonçait dans le marécage, où il appelait d'étranges bêtes, qui lui répondirent, et la nuit avançait et l'homme restait toujours assis sur le rocher.

« Alors, j'appelai sur les éléments la malédiction du tumulte, et une effrayante tempête s'amassa dans le ciel où, naguère, il n'y avait pas un soufle. Et le ciel devint livide de la violence de la tempête, et la pluie battait la tête de l'homme, et les flots de la rivière débordaient et la rivière, torturée, jaillissait en écume, et les nénuphars criaient dans leur lit,et la forêt était déchirée

en lambeaux par le vent, et le tonnerre roulait et l'éclair tombait et le rocher vacillait sur ses fondements.

« Et j'étais toujours blotti dans ma cachette pour épier l'action de l'homme. Et l'homme tremblait dans la solitude ; cependant, la nuit avançait et il restait assis sur le rocher.

Alors, le poète irrité appela sur les éléments, la malédiction du silence. Le tonnerre, l'éclair et le vent cessèrent, et quand il regarda le rocher, le mot « Désolation » était changé en « Silence », et la figure de l'homme assis sur le rocher devint pâle de terreur. Et, précipitamment, il leva la tête, de sa main il se dressait sur le rocher et tendit l'oreille. Mais il n'y avait pas de voix dans le vaste désert sans limites, et l'homme frissonna et il fit volte-face et s'enfuit loin, loin, précipitamment, et je ne le vis plus ».

Après nous avoir raconté cette histoire que j'ai abrégée, le poète dit que le démon lui en a révélé beaucoup d'autres, de splendides histoires du ciel et de la terre, et de la puissante mer, des génies qui ont régné sur la mer, sur la terre et sur le ciel sublime. Et il y avait aussi beaucoup de science dans les paroles qui ont été dites par les Sibylles, et de saintes choses ont été entendues jadis

par les sombres feuilles qui tremblaient sur les arbres près du désert.

Poë perdit sa mère quand il était très jeune, et il perdit sa femme aussi très peu de temps après son mariage. Les vers écrits sur la mort de sa femme sont un des plus beaux morceaux de notre langue. Il y apporte son esprit de rêveur mystique. Il dit qu'il aimait tant sa femme que ses ancêtres,dans l'autre monde, l'ont envoyé chercher, la lui ont enlevée pour l'enfermer dans un tombeau près de la mer. Dans cette chanson, vous entendez la musique des vagues, la plainte des vents, causée par cette mort, toute la nature la pleure, et la lune ne paraît jamais au ciel, jamais les étoiles ne répandent leur douce lumière sur la terre sans qu'il aille se reposer à côté d'elle dans son tombeau près de la mer, où tous deux écoutent la musique monotone des vagues.

Je sais qu'il y a des personnes parmi mes auditeurs qui comprennent l'anglais et je vous réciterai ce poème. Vous verrez combien notre langage est beau et musical manié par un maître comme Edgar Poë.

ANNABEL LEE

It was many and many a year ago
In a kingdom by the sea,
That a maiden there lived whom you may know,
By the name of ANNABEL LEE.

And this maiden she lived with no other thought
Than to love and be loved by me.

I was a child and she was a child,
In this kingdom by the sea
But we loved with a love that was more than love,
I and my ANNABEL LEE.
With a love that the winged seraphs of Heaven
Coveted her and me.

And this was the reason, that long ago,
In this kingdom by the sea,
A wind blew out of a cloud, chilling,
My beautiful ANNABEL LEE.

So that her highborn kinsmen came,
And bore her away from me
To shut her up in a sepulchre,
In this kingdom by the sea.

The angels not half so happy in heaven,
Went envying her and me
Yes ! that was the reason (as all men know
In this kingdom by the sea)
That the wind came out of the cloud by night,
Chilling and killing my ANNABEL LEE.

But our love it was stronger by far than the love
Of those who were older than we —
Of many far wiser than we —
And neither the angels in heaven above,
Nor the demons down under the sea,
Can ever dissever my soul from the soul
Of the beautiful ANNABEL LEE.

For the moon never beams, without bringing me
Of the beautiful ANNABEL LEE, [dreams
And the stars never rise, but I feel the bright eyes,
Of the beautiful ANNABEL LEE.
And so, all the night tide, I lie down by the side,
Of my darling, my darling, my life and my bride,
In the sepulchre there by the sea —
In her tomb by the sounding sea.

Vous avez dans ces vers la tristesse d'une

grande âme en peine. Chaque parole gémit de douleur. On dirait que le poète croit vraiment que la belle jeune fille qu'il aimait n'aurait pas pu être arrachée de son cœur sauf par les anges qui enviaient leur bonheur. Une chose si terrible ne pouvait pas arriver sans l'intervention des puissances d'outre-tombe.

La mère de sa femme a toujours été son amie dévouée. Quand toutes les autres portes lui étaient fermées à cause de sa vie déréglée, il ne manqua jamais de trouver un asile et un amour maternel chez Maria Clemm, sa belle-mère. Aussi a-t-il célébré la dévotion de cette chère personne dans des vers très remarquable pour leur beauté élevée. Il dit d'elle: « Parce que je sais que là-haut dans les cieux, les anges, quand il se parlent doucement à l'oreille, ne trouvent pas parmi leurs termes brûlants d'amour d'expression plus fervente que celle de mère, c'est pour cela que je vous ai dès longtemps, justement appelée de ce beau nom ; vous qui êtes plus que mère pour moi, vous qui remplissez le sanctuaire de mon cœur, où la mort de ma chère épouse vous a installée. Ma propre mère qui mourut de bonne heure, n'était que ma mère à moi, mais vous, vous êtes la mère de celle que j'aimais si tendrement, et ainsi vous m'êtes plus chère que la

mère que j'ai connue, juste comme ma femme était plus chère à mon âme qu'à ses propres parents ».

Le plus célèbre et le plus connu des poèmes de ce grand génie est « The Raven », en Français « Le Corbeau ». Ce poème ne peut être traduit. J'en ai vu des traductions, soi disant, en français, mais je vous assure qu'elles en sont plutôt des caricatures. La difficulté était que le traducteur essayait de conserver la mesure et la musique du rythme. Poë avait un sens musical excessivement fin. Il savait mieux que tout autre juxtaposer les paroles de manière à les faire chanter harmonieusement, et lorsqu'il avait uni les mots dans une harmonie délicieuse, il était absolument impossible de faire passer et le sens et le rythme dans une autre langue. Si on essayait de traduire les « Djins » de Victor Hugo en anglais, on trouverait impossible d'y mettre la musique, le rythme et les idées comme l'a fait votre grand poète en français. Ainsi je vais tacher de faire une description de ce grand poème, « Le Corbeau » sans essayer de conserver la musique de ses paroles. Il n'y a rien qui lui ressemble en anglais ou en un autre langage que je connaisse. Dans ce poème le poète se représente assis dans sa chambre, à minuit, lisant un vieux volume poussiéreux, quand

tout-à-coup il entend frapper à la porte de sa chambre. « Simplement cela et rien de plus.» Il dit :

Je me rappelle bien cette nuit, c'était au mois de décembre et chaque petit brandon mourant dans la cheminée jetait son revenant sur le parquet. J'avais attendu le matin avec impatience. C'était en vain que je cherchais à tromper mon chagrin et à oublier ma chère Lénore, dans la lecture. Et, pour apaiser les battements de mon cœur je me tins là, debout, répétant « c'est quelque visiteur attardé qui cherche à entrer ici, un visiteur solitaire qui désire me voir, voilà tout».

« Alors je n'hésitai plus, et disant : Monsieur ou Madame, je vous prie de m'excuser, mais à vous dire vrai, je sommeillais et vous êtes venu heurter si doucement, et vous avez frappé si gentiment à la porte que j'étais à peine sûr de vous avoir entendu. Alors j'ouvris la porte. Rien là, que l'obscurité.

« Je pénétrai profondément dans cette obscurité. Je me tins là un bon moment, plein de doutes, plein de rêves que personne n'avait osé rêver avant moi. Mais les ténèbres ne répondirent rien à mes souffrances et la seule chose que j'entendis était le chuchotement du mot « Lénore ». Je répétai ce nom doucement et un écho me répondit « Lénore ». Rien de plus ».

Vous voyez bien le poète là seul, le cœur navré, pleurant la mort de la seule personne qu'il ait jamais aimée dans ce monde. L'heure de minuit disposait aux illusions funestes son imagination tendue, son âme cherchant les rapports avec le monde invisible, croyant entendre la présence des êtres d'outre-tombe ;comme dit Hamlet :c'était «the witching hour of night », l'heure de la nuit propice aux mystères des revenants, l'heure où les tombes s'entrouvrent béantes, où l'enfer lui-même exale sur la terre son souffle empoisonné.

A cette heure là quand toute l'âme d'une personne est absorbée en réfléchissant sur une âme bien aimée qui vient de franchir l'espace qui sépare le présent de l'éternité, à ce moment quand nos pensées sont plutôt avec les morts qu'avec les vivants, l'esprit est bien préparé pour quelque chose dont la pensée nous fait frémir. Le poète ne trouvait pas de sympathies dans ce monde et à toutes ses prières, il n'entendit répondre qu'un battement de sa porte et le chuchotement du cher nom « Lenore » morte pour toujours.

Le poète continue : « Je retournai dans ma chambre, mon âme douloureuse en feu quand j'entendis frapper de nouveau plus fort qu'auparavant. Assurément, dis-je,il y a quelqu'un à ma fenêtre. Voyons ce que c'est.

Ici j'ai ouvert toute large une fenêtre,et voilà un gros corbeau qui entré orgueilleusement. Il ne fit pas la moindre révérence,ne me salua pas, ne s'arrêta pas un instant, mais avec la mine d'un grand seigneur ou d'une grande dame, chez elle, il s'envola sur le buste de Pallas. Rien de plus.

« Alors cet oiseau d'ébène me fit sourire, si grave et sévère était sa figure. Je lui fis des questions. Vieux corbeau, lui dis-je, qui es venu errer jusqu'ici, dis moi quel est ton titre seigneurial, là-bas dans ton empire sur les noirs rivages de la nuit. Alors le corbeau répondit : « Jamais plus ! »

« J'étais étonné d'entendre parler si distinctement ce vilain oiseau bien que sa réponse ne signifiât pas grand chose et ne se rapportât guère à ma question. Mais il faut convenir que personne n'a jamais auparavant eu le plaisir de voir venir percher dans sa chambre un oiseau qui portait un tel nom « Jamais plus ».

« Mais le corbeau restait là, sans bouger, répétant seulement ce mot, comme s'il voulait exprimer toutes les émotions de son âme dans cette parole. Il ne débita plus rien, ne remua pas une plume, et je disais machinalement: « Mes autres amis m'ont quitté: demain il s'en ira aussi avec toutes mes espé

rances qui se sont envolées dans le passé. Alors il répondit « Jamais plus ».

« Surpris d'une réponse si à propos je réfléchis que ce qu'il disait là était tout ce qu'il savait, qu'il s'était peut-être échappé de la maison d'un maître malheureux poursuivi par un sort acharné, de plus en plus acharné, jusqu'à ce que le refrain mélancolique de ses chants ne connût que les paroles de « Jamais, jamais plus ! »

« Mais le corbeau fit venir toujours des sourires à mes lèvres, et plaçant un fauteuil devant la porte, le buste et l'oiseau, je m'enfonçai dans l'écusson de velours et je me mis à réfléchir sur le langage de cet oiseau, à me demander ce que pouvaient signifier les paroles de « Jamais plus » répétées d'un ton si lugubre.

« Cependant j'étais ainsi occupé, sans dire une parole, essayant de deviner ce que voulait dire ce corbeau dont les yeux de feu me pénétraient dans l'âme ; ma tête fut bercée sur l'écusson de velours que la lampe éclairait. Ah ! elle n'y reposera « Jamais, jamais plus ! ».

« Alors il me sembla que l'air devint plus dense, parfumé par un encensoir invisible qui était balancé par des anges invisibles. Scélérat ! criai-je, les dieux t'ont envoyé, ce sont ses anges qui t'ont guidé ici. Aie pitié,

aie pitié, donne-moi un nepenthes, laisse-moi oublier pour un moment les souvenirs de ma chère Lénore. Donne-moi, je te prie, un nepenthes et aide-moi à oublier la « Lénore » perdue.

Alors le corbeau dit : « Jamais, jamais plus ! ».

Prophète ! m'écriai-je, créature malveillante, oiseau ou diable, toujours prophète, si le tentateur t'a envoyé ici, ou si une tempête t'a jeté dans ma chambre, bien que désolé sur cette terre hanté de terreur, je suis sans peur, dis-moi vraiment, je te supplie, y-a-t-il un baume pour moi dans le monde à venir ? Est-ce que je trouverai la paix dans le ciel ?

Le corbeau répondit : « Jamais, jamais plus ! »

Prophète dis-je, être malveillant, toujours prophète, oiseau ou diable ! Par ce ciel qui se recourbe au-dessus de nous, par ce Dieu que nous adorons, dis à cette âme chargée de tristesse, si dans la vie à venir je verrai une sainte fille que les anges appellent « Lénore ». Alors le corbeau dit « Jamais, jamais plus ! »

« Et ce corbeau, sans jamais broncher, est toujours perché, toujours perché, là sur le buste de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre. Et ses yeux me font l'effet

d'un démon qui rêve, et son bec me pénètre le cœur ; la lampe qui inonde la chambre de sa lumière, jette l'ombre du corbeau sur le parquet, et mon âme ne sortira de cette ombre « Jamais, jamais plus ! »

Ce poème a valu au poète une renommée éclatante des deux côtés de l'Océan, partout où on lit la langue anglaise particulièrement. A Paris notre Poë fut proclamé homme de génie par ce magicien es-lettres françaises Théophile Gautier, et par votre cher et grand poète Charles Baudelaire. Mais, malgré sa réputation il vivait toujours dans la misère. Les journaux et les revues ne voulaient pas de ses poésies. C'était généralement difficile à comprendre et les lecteurs ne le lisaient guère. Sa belle-mère, Maria Clemm, alla de journaux en journaux à New-York, tâchant de vendre ses vers. « Achetez ce morceau » dit-elle par pitié pour mon pauvre cher Eddie. » On ne l'achetait pas, mais on lui faisait cadeau de 50, 75 ou 100 fr. dans différents bureaux où elle alla. Quelques uns de vos écrivains se sont moqués de nos concitoyens pour avoir méconnu ce grand génie, mais je crois que vous n'avez pas à nous jeter la pierre. Paul de Musset dans cette admirable biographie de son frère, le grand Alfred de Musset, nous dit que les éditeurs de Paris engagèrent le poète à leur

apporter de la prose « La poésie, disaient-ils est difficile à écouler, mais la prose se vend comme du pain ». J'ai lu dans vos journaux, que le compositeur qui a créé l'air de la Marche de *Sambre et Meuse* a vendu la musique pour 14 francs et il a donné 7 francs là dessus au poète qui a écrit les paroles.

J'ai lu quelque part qu'on a payé à Poë, 250 francs pour chacun de ses poèmes, *Le Corbeau* et *Annabel Lée*. Après sa mort, ses poésies ont rapporté des sommes énormes. Les premières éditions ont été vendues aux enchères à 30.000 et 40.000 francs le volume, et aujourd'hui on ne trouve même pas à les acheter à n'importe quel prix. Après sa mort, il commença à vivre, comme beaucoup d'autres grands hommes.

Poë naquit en 1809 à Boston et mourut à Baltimore en 1849. Sa jeunesse fut triste et orageuse. Sa mère vit le jour sur un navire, au milieu d'un terrible orage, qui assaillit le vaisseau en traversant l'Atlantique, en route pour le Nouveau-Monde.

A l'âge de quinze ans, elle entra dans une compagnie ambulante de théâtre, et là, elle rencontra M. Poë, le père du poète, un jeune homme de très bonne famille, qui quitta ses études de droit et devint acteur pour être plus près de la belle jeune fille qu'il ne tarda pas d'épouser.

On dit qu'elle jouait bien, qu'elle dansait et chantait bien aussi. Mais la vie de théâtre n'était pas alors bien agréable aux Etats-Unis. La nation venait de sortir, quelques années avant, de notre guerre d'Indépendance et on avait bien assez à faire pour subvenir aux besoins matériels sans se payer le luxe du théâtre. Les parents du jeune Poë le trainaient avec eux d'une ville à une autre, où ils jouaient, jusqu'à ce qu'il eût 18 ans. La mère entra alors à la Charité où elle mourut. Le grand poète, sa mère et son père moururent tous à la Charité. Le théâtre donnait des représentations à bénéfice pour elle, et on l'entourait de tous les soins dont elle pouvait avoir besoin. Nous lisons dans les journaux de cette époque que les grandes dames de la ville la visitaient souvent, et prodiguaient leurs attentions à la pauvre actrice.

Il serait trop long d'entrer dans toutes les péripéties de la jeunesse du poète. Après la mort de ses parents, il fut adopté par une famille possédant une certaine aisance, et quand l'épouse mourut, une seconde épouse entra dans cette famille, au bout d'un an. Il perdit son foyer domestique à l'âge de 18 ans. Alors, croyant qu'on vivait assez bien dans une bonne garnison, il se fit soldat, et

le grand poète qui devait en quelques années attirer sur lui l'admiration des grands hommes de tous les pays civilisés du monde, faisait deux années de caserne. Ensuite, il passa deux ans à notre école militaire de West-Point, d'où il se fit expulser, se conduisant très mal, exprès pour se faire chasser du collège.

Son premier volume de vers publié à 17 ans, excita l'admiration des poètes et des littérateurs ; seulement, comme presque tout ce qu'il a écrit, c'était bien au-dessus de l'intelligence de la foule. En vérité, il n'a jamais eu dans notre pays la position et les récompenses que ses poèmes méritaient. C'était un personnage sombre, mystérieux, qui parlait peu, souvent en termes vagues et prophétiques et semblait regarder plus loin que l'horizon. Il n'était chez lui, nulle part dans ce monde. Il ne put pas se faire aux habitudes des hommes. Il sembla voir des choses que personne autre que lui ne voyait. Le caractère de sa physionomie était remarquable, un teint cadavéreux, un œil large, limpide et lumineux, au delà de toute comparaison, des lèvres minces et très pâles, mais d'une courbe merveilleusement belle, un nez d'un moule hébraïque, très délicat, un petit menton et un développement frontal excessif. Cet homme se promenaient dans les rues des

villes de New-York, Philadelphia, Baltimore et Richmond, sans voir et sans entendre ceux qui l'entouraient, comme s'il n'était pas dans ce monde.

Poë était un aristocrate de nature dans une République où le peuple commençait seulement à sentir ses forces et quand sa fierté se montrait à tout propos. Poë disait: « Le peuple n'a rien à faire avec les lois, si ce n'est de leur obéir ». Ce poète aristocrate dit aussi: « Le nez du peuple est son imagination, et c'est par ce nez qu'on peut toujours le conduire facilement ». Au moment où le poète, formulait ainsi son opinion sur le peuple, les plus grands hommes de notre pays, peut-être les plus grands hommes d'Etat de ces temps-là, travaillèrent à perfectionner un gouvernement qui serait géré par le peuple et pour le peuple, et pour l'avancement de la liberté et du bien-être humain.

Comme beaucoup d'autres poètes le grand Poë était destiné à une existence triste, précaire et misérable. Ce n'était pas le manque d'argent et le confort nécessaire à la vie matérielle. C'est plutôt la vie d'étude sévère, où un esprit pénétrant s'amuse à faire l'anatomie du caractère, de la nature de l'homme, à disséquer le cœur humain, à en exposer tous les défauts, les faiblesses, à montrer au jour

ses lâchetés, ses mesquineries, qu'un homme sent bien en lui-même mais qu'il ne veut pas s'avouer. Comme a dit Théophile Gauthier, « le poète s'irrite, s'exaspère, le cerveau s'enflamme, les sensibilités voient tout sous un aspect exagéré, et la névrose arrive avec ses inquiétudes bizarres, ses insomnies hallucinées, ses souffrances indéfinissables, ses caprices morbides, ses dépravations fantastiques, ses engouements et répugnances sans motifs où on finit par faire des ennemis partout où on doit avoir des amis. Dans cet état d'esprit on a souvent une énergie immense qui est suivie par des prostrations et des faiblesses qui s'approchent de la mort ».

Le grand Poë menait une existence bien triste, allant d'une ville à une autre, travaillant toujours de la plume pour gagner sa vie. Il aimait écrire. Il disait souvent que la profession d'homme de lettres était la plus noble de toutes les professions, et s'il y avait quelques moments où il était vraiment heureux c'était lorsqu'il était occupé à écrire ses poèmes où à inventer ses histoires extraordinaires.

Poë aimait surtout écrire des choses mystérieuses. Quelquefois il vous rappelle les voyages de Pantagruel, parmi les peuples imaginaires, dans les îles qui n'ont pas d'existence. Telle est son histoire du diable

dans le beffroi, où il nous décrit un village Hollandais où on ne cultivait que les choux. Chaque citoyen ou citoyenne portait une montre et quand l'heure sonnait ils regardaient leurs montres. Un jour un petit diable s'introduisit dans le beffroi et après que la cloche eut sonné douze coups il en frappa un treizième qui fit une révolution dans le village. Une autre histoire rabelaisienne est Hop Frog, c'est-à-dire, Saute-Grenouille. Hop Frog était un nain, bouffon d'un roi, qui, comme le roi d'Yvetot, prit le plaisir pour code. Il était gros et fort, d'un embonpoint énorme et il choisit ses sept ministres, non pas pour leur esprit, mais pour leur em bonpoint. Hop Frog devait inventer les amusements pour la cour et il imagina que le roi et ses sept gros ministres joueraient les rôles de huit orang-outangs dans une mascarade. Habillés de justaucorps collants, enduits de goudron, attachés l'un à l'autre par une forte chaîne, ils entrèrent dans la salle du bal à minuit. Toutes les dames furent effrayées et coururent ça et là, pour éviter les monstres. Mais le petit Hop Frog voulut se venger du roi pour avoir frappé sa bien-aimée, très cruellement, et il fit enlever le gros candélabre qui pesait plusieurs tonnes et qui pendait ordinairement au milieu de la salle. Quand le roi et ses ministres s'arrêtè-

rent au milieu de la salle, Hop Frog attacha leur chaîne à celle qui levait la suspension, et en un instant ils furent enlevés en l'air ; c'est alors que Hop Frog toucha avec une bougie allumée à leurs vêtements collants et le roi et ses ministres brûlèrent jusqu'à la mort, aux yeux de toute la cour.

Dans ses contes il y a des héroïnes de grandes beauté, mais comme fait observer Charles Baudelaire, il ne parle jamais de l'amour dans sa prose. Il était chevaleresque au point de croire qu'on ne devait parler de la passion divine que dans le langage des dieux dans la poésie. Il croyait avec raison que la prose qui sert pour toutes les affaires de commerce et de politique, n'était pas à la hauteur de ce céleste et presque intraduisible sentiment qui unit deux cœurs. Il n'acceptait pas le modèle païen de la beauté. Une femme pouvait posséder tous les traits de la Vénus de Milo, d'une Diane chasseresse, sans être belle. La beauté selon lui, était bien dans le sentiment qui animait la figure. C'était dans la vie, dans les pensées de la personne. Il y a un sentiment d'intelligence, de pureté, d'amour, qui s'exprime dans les yeux, et se marie avec un sourire qui s'élève des lèvres et s'étend sur le visage pour le faire rayonner d'une beauté céleste. C'est une beauté qui appartient à l'âme et qui anime les traits .

Un petit air de doute ou de mélancolie,
Vous le savez, Mesdames, vous rend bien plus [jolies.

Mais une bouvière, une marchande de pommes frites, peuvent avoir des traits tout à fait réguliers sans être belles ; parce qu'il n'y a pas d'intelligence, il n'y a rien d'élevé, rien qui éveille en vous des sentiments au-dessus des passions corporelles.

Dans une de ses histoires, il donne en quelques lignes, les traits d'une beauté qu'il appelle Ligéia. Il dit qu'on essayerait en vain de dépeindre la majesté, l'aisance tranquille de sa démarche et l'incompréhensible légèreté, l'élasticité de ses pas. Elle venait et s'en allait comme une ombre. Son mari ne s'aperçevait jamais de son entrée dans son cabinet de travail que par la chère musique de sa voix douce et profonde, quand elle posait sa main de marbre sur son épaule. Quant à la beauté de la figure aucune femme ne l'a jamais égalée. C'était l'éclat d'un rêve d'opium, une vision aérienne et ravissante, plus étrangement céleste que les rêveries qui voltigent dans les âmes assoupies des filles de Delos. Cependant, dit Poë, ses traits n'étaient pas jetés dans ce moule régulier qu'on nous a faussement enseigné à révérer dans les ouvrages classiques du paga-

nisme. Son front était irréprochable, la peau rivalisant avec le plus pur ivoire ; la largeur imposante, le calme, la gracieuse proéminence au-dessus des tempes et puis cette chevelure d'un noir de corbeau lustrée, luxuriante, naturellement bouclée et démontrant toute la force de l'expression homérique : chevelure hyacinthe.

Cette beauté, Ligéia, demeurait avec son mari, dans un château au bord du Rhin et un jour après une longue maladie elle mourut. Le mari ne put plus rester dans ce château et il partit en voyage, pour s'établir enfin en Angleterre. Là il acheta une vieille abbaye, construite au temps des Normands, qu'il meubla selon ses goûts et au bout de quelques années, il se maria de nouveau avec Lady Rowena, qui mourut aussi peu après. Pendant sa maladie elle crut entendre une personne invisible dans sa chambre. Bien qu'il aimât Lady Rowena, il pensait toujours à sa Ligéia morte, et même se reprochait d'avoir une autre femme dans son foyer, qui osait prétendre la remplacer dans son cœur. Nous voyons bien ici l'amour d'Edgar Poë pour sa bien aimée épouse morte, qu'il appela Lenore, Ulalume et Annabel Lée. Mais le mari de Ligéia faisait son devoir toujours envers sa seconde épouse et pendant sa maladie il fit pour elle tout ce

qu'un mari devait faire. Une nuit que le mari faisait le garde-malade, auprès d'elle, il se leva pour lui apporter un verre de vin. Lui et la malade entendirent le bruissement de quelqu'un dans la chambre. Elle l'avait souvent entendu. Lui vit une figure humaine, comme une ombre, qui s'avançait vers le lit et laissait tomber quelque chose dans le verre. La malade l'avala. Le mari crut avoir eu seulement une vision, suscitée par l'imagination d'un mangeur d'opium. La maladie empirait. Deux jours après, la mort est venue lui enlever sa seconde épouse. Triste et désolé, il était assis dans la chambre de la morte quand il entendit un bruit dans son lit. Il vit la figure de la morte se colorer et il cria « La vie lui est revenue ». Mais dans un instant la pâleur de la mort revint et il se dit, que ce n'était que l'imagination d'un cerveau énivré par l'opium. Quelques instants après, il eut de nouveau la perception d'un bruit vague qui partait du lit. C'était un soupir. Il se précipita vers le lit et il vit distinctement un tremblement des lèvres. Un moment après les lèvres se relachaient, découvrant une ligne brillante de dents de nacre. Il y avait aussi un léger incarnat sur le front, la joue et la gorge, une chaleur sensible pénétrait tout le corps et même une légère pulsation remuait le cœur. Il fric-

tionna le corps et fit tout son possible pour faire revenir la vie, mais ce fut en vain. La pulsation cessa, l'expression de mort revint et un instant après tout le corps reprenait sa froideur de glace.

Alors il retomba dans ses rêves de Ligéia, sa première épouse, et dans un moment un sanglot étouffé vint à ses oreilles du lit de la morte. Ce drame de ressuscitement se répéta plusieurs fois dans la nuit jusqu'à ce que la morte se leva de son lit et d'un pas vacillant, les yeux toujours fermés, à la manière d'une personne qui rêve, l'être qui était enveloppé de suaire, s'avança audacieusement au milieu de la chambre. Il lui semblait qu'elle avait grandi depuis sa maladie. Il se jeta à ses pieds, elle se retira à son contact. Elle dégagea sa tête de l'horrible suaire qui l'enveloppait, et alors tomba une masse énorme de cheveux noirs en désordre. Ils étaient plus noirs que les ailes de minuit. Alors elle ouvrit les yeux et il ne put se tromper. C'était LIGEIA, sa première épouse.

Poë était une de ces âmes trop riches en poésie pour ce monde. La dernière fois qu'il retourna à Richmond, ville habitée par à peu près la seule aristocratie de notre pays, toutes les vieilles familles allèrent lui rendre visite, et rivalisèrent pour lui faire honneur. Mais

au bout de deux semaines ce fut comme s'il était parmi des étrangers. Tous les arrangements étaient faits pour un second mariage avec une dame de bonne famille et d'un très bel esprit. Mais Poë se mit à boire au grand regret de tous ses amis et les secondes noces furent ainsi empêchées. Pourquoi s'est il conduit ainsi ? Je crois que quand le jour de son second mariage approcha, le souvenir de sa jeune épouse morte lui revint plus fort que jamais ; une tristesse indescriptible et insupportable s'empara de son âme. Il ne put supporter l'idée de mettre une personne à la place de sa chère Lénore « nameless here forever more » et une force irrésistible le poussa à noyer son tourment dans l'ivresse.

Depuis quelques mois seulement The University Society of New-York a publié une belle édition des ouvrages d'Edgard A. Poë, rédigée avec grand soin et talent par James A. Harisson de l'Université de Virginia. Cette édition nous montre le grand poète sous un nouveau jour. Tous les poètes et tous les vrais amis de la poésie doivent leur reconnaissance à M. Harrison qui s'est donné la peine d'examiner et de réfuter presque toutes les mauvaises histoires qu'on a racontées sur le poète et qui ont tant souillé sa renommée. Ainsi le grand poète nous est rendu, à la fin des tourments et des orages

de la vie, comme un astre brillant aux cieux après un orage. Il nous prouve que le grand génie était surtout un travailleur. Son esprit actif ne donna pas un moment de répit à sa plume. C'étaient des poèmes, des contes, des histoires extraordinaires, des conférences ou des critiques. En sa qualité de critique, il était très incisif, pénétrant, plein de discernement, faisant des distinctions très délicates et originales. Peu avant lui, on cultivait partout en Amérique la poésie épique. Les œuvres de Milton, Byron, Pollok, Southey et d'autres grands poètes anglais avaient répandu la mode de produire de longs poèmes comme la *Henriade* de Voltaire, les *Saisons* de Saint-Lambert, les *Jardins* de Delille et de bien d'autres poètes français du XVIIe et XVIIIe siècle.

Les grands critiques de l'Angleterre et de l'Amérique louèrent un poète en raison de sa capacité de faire un effort prolongé ou soutenu, comme si la finesse de la poésie était une question de force et d'haleine. Poë fut un des premiers à courir sus à cette idée. Ses sarcasmes, en parlant de ces critiques qui mesuraient les mérites d'un poète à sa prolixité étaient mordants et lui firent des ennemis. Il soutint qu'un long poème était chose ennuyeuse, fatiguante et intolérable. En 1850, il publia dans *Sartain's Magazine*,

une conférence sur ce sujet, disant que si un poème était long ce n'était pas un poème. Il pouvait être une succession, ou une série de poèmes, reliés l'un à l'autre, où l'esprit du lecteur était élevé pendant quelques moments pour tomber tous les quarts d'heure et alors être élevé de nouveau pour tomber ensuite. Le poème, prétendait-il, était une inspiration qui venait comme un souffle d'en haut et s'en allait aussi vite. Il fallait la saisir au vol et la transcrire en paroles au moment où l'inspiration était là. L'*Iliade*, disait-il, n'était autre chose qu'une série de chants et l'épique moderne, ne fut à ses yeux qu'une imitation aveugle du vieil Homère.

On disait alors aussi qu'un poème ne valait rien s'il n'enseignait pas quelque chose ; s'il n'inculquait pas une vérité. A propos de cela il disait dans cette conférence : « J'ai une admiration pour la vérité aussi profonde qu'un homme peut la ressentir, néanmoins je voudrais ne pas l'affaiblir en la dissipant. Les exigences du Vrai sont souvent sévères. Il ne sympathise pas avec les myrtes, avec l'ornementation. Tout ce qui est si indispensable dans la poésie, est justement ce dont le Vrai ne se soucie pas. Entourer le Vrai d'une couronne de fleurs et de bijoux est simplement en faire un flamboyant paradoxe. Pour donner une forte expression à une vérité il

faut être sévère plutôt que de chercher les fleurs de langage. Il faut être simple, exact, net, froid, calme et sans passion. En un mot il faut être en cet état d'esprit qui est exactement opposé à ce qu'on appelle le poétique. Celui qui ne voit pas la différence radicale, ou bien l'abîme qui sépare la méthode poétique, de la manière d'enseigner le Vrai, doit-être vraiment aveugle. Il faut que celui qui s'obstine à mélanger les eaux et les huiles de la poésie et du Vrai soit follement attaché à sa théorie.

« Si nous divisions l'intelligence humaine en trois parties nous aurons l'Esprit Pur, le Goût et le Sens Moral. Je place le goût au milieu des deux, étant en relation intime avec les deux autres. Mais la cloison qui sépare le sens moral est si mince qu'Aristote n'hésita pas à placer quelques-unes de ses opérations parmi les vertus. Néanmoins, il nous est évident que les fonctions remplies par ces différents sens portent chacune une marque qui les distingue l'une de l'autre. L'esprit s'occupe de la Vérité, le Goût nous indique le Beau, le Sens Moral concerne nos Devoirs. La conscience nous enseigne ce que sont nos devoirs, nos obligations ; la raison nous indique l'utilité ou l'avantage d'une chose, le Goût s'occupe de

nous montrer les charmes, de faire la guerre au vice parce qu'il est vilain, non seulement à cause de sa difformité, mais parce qu'il est le contraire à ce qui est convenable, à ce qui est bien à propos, en un mot, à ce qui est Beau.

« Le sens du Beau est ainsi un instinct immortel, profondément enraciné dans l'esprit de l'homme. C'est ce qui contribue à ses délices en de nombreuses manières, dans des sons, des odeurs, des couleurs et des sentiments au milieu desquels il passe sa vie. Justement comme le lys est reflété dans l'eau du lac ou comme les yeux de l'Amaryllis sont réfléchis dans le miroir, exactement ainsi la reproduction de ces formes, sons, odeurs, couleurs, et sentiments traduits en parole donnent un nouveau plaisir.

« Mais cette simple répétition n'est pas de la poésie. Celui qui chante simplement, quelque enthousiaste qu'il soit, et quelque fidèle qu'il soit en reproduisant les beautés qu'il voit et sent dans la nature, et les sentiments que ces beautés éveillent en lui, celui-là dis-je, n'a pas encore établi son titre de chantre divin. Il reste encore quelque chose dans le lointain à atteindre. Nous avons encore une soif inextinguible et il ne nous a pas encore montré les sources de cristal où nous pouvons nous désaltérer.

Cette soif fait partie de notre immortalité. C'est à la fois une indication et un résultat de l'immortalité de l'homme. C'est le désir d'un papillon d'atteindre l'étoile. Ce n'est pas simplement une appréciation des beautés qui nous entourent mais c'est une lutte désespérée pour atteindre les beautés au-dessus de nous. Inspirés par une prescience extatique des gloires au-delà de la tombe, nous travaillons et luttons dans des combinaisons multiforme des choses et des pensées terrestres pour atteindre un peu de cette beauté, dont la qualité même appartient seulement aux cieux. Et ainsi, quand par la poésie ou la musique, la plus enveloppante des formes poétiques, nous sentons nos yeux tout mouillés de larmes, nous pleurons alors, non pas à cause d'un excès de plaisir, mais à cause d'un chagrin pénétrant, irrépressible et impatient de ne pouvoir pas maintenant, sur cette terre, ici, et pour toujours, saisir et posséder ces délices divines et ces joies frénétiques que nous possédons pour un moment par la poésie ou la musique.

L'effort pour saisir cette beauté extra-terrestre, cet effort de la part des âmes faites pour sentir de telles choses, nous a donné tout ce que le monde n'a jamais été capable de comprendre et de sentir du poétique.

Poë raisonne longuement de cette façon et

à la fin il dit que la poésie en paroles est la création rythmique de la beauté. Le seul juge est le Goût. Elle n'a que des relations collatérales avec l'intelligence ou la conscience. Quant au Devoir ou au Vrai elle n'a rien à faire avec la poésie.

On trouve que le principe poétique est toujours quelque chose qui agite et élève l'âme ; c'est tout à fait indépendant de cette passion qui grise le cœur, ou du Vrai qui satisfait la raison.

Quand à la passion elle tend à abaisser plutôt qu'à élever l'âme. Mais l'Amour, le Vrai, le Divin Eros, la Vénus Uranie, Dionée, est le plus pur et le plus juste de tous les sujets poétiques. Quant à la Vérité, si par compréhension d'une Vérité nous sommes amenés à avoir une harmonie, qui est nouvelle pour nous, nous éprouvons de suite le vrai sentiment poétique ; mais ce sentiment est le résultat de l'harmonie et non pas de la vérité.

Nous aurons cependant une idée plus nette du sentiment poétique, en passant simplement en revue les objets ou les phénomènes qui placent le poète dans un état d'esprit, vraiment poétique.

Le poète reconnait l'ambroisie qui nourrit son âme dans les étoiles qui brillent au ciel, dans les volutes des fleurs, dans les

groupements des arbrisseaux, dans les champs où les blés dorés ondulent comme les vagues, dans la courbe des grands arbres, dans les montagnes bleues, dans les contours des nuages, dans les ruisseaux tremblants, à moitié cachés sous l'herbe, dans l'éclat des rivières argentées, dans le repos d'un lac isolé, dans les puits solitaires où les étoiles se réfléchissent. Le poète entend de la poésie dans les chants des oiseaux, dans la harpe d'Eole, dans les soupirs des vents de la nuit, dans la voix plaintive de la forêt, dans les vagues qui répètent leurs plaintes aux rivages, dans l'haleine des grands bois, dans l'odeur de la violette et de l'hyacinthe, dans les suggestions qui lui viennent au crépuscule des îles éloignées, pas encore découvertes, dans les mers brumeuses, sans limites et encore inconnues. Il la reconnaît en toutes pensées nobles, en toute ambition désintéressée, en tout ce qui est chevaleresque, généreux, et fait en se sacrifiant soi-même pour le bien d'autrui. Il la sent dans la beauté des femmes, dans la grâce de leurs pas, l'éclat de leurs yeux, la douce musique de leur voix, leur rire, leurs soupirs, dans le bruissement harmonieux de leurs robes. Il la sent profondément dans leur attrait mystérieux, dans leurs enthousiasmes ardents, dans leurs amabilités charitables, dans leur

tendre dévotion et leur douce patience, mais surtout, il s'agenouille devant la femme aimée il l'adore pour sa foi, pour la pureté, la puissance, la majesté divine de son amour.

Poë a vécu et est mort dans la misère. Sa conduite, souvent déréglée, lui a été reprochée, mais il me semble que c'est presque sacrilège de chercher les motifs de la conduite d'un homme d'un si remarquable esprit. Quand nous considérons ces grands génies, il faut applaudir à leurs mérites et fermer les yeux à leurs défauts, rendre heureux autant que possible leur séjour parmi nous et recevoir avec une humble reconnaissance les belles œuvres qu'ils nous laissent pendant leur court passage à travers ce bas monde. Les hommes comme Poë et de Musset laissent le monde meilleur qu'il ne l'ont trouvé. Chaque larme qu'ils versèrent se convertit en perles pour orner nos esprits. Leurs larmes arrosent nos cœurs et nous donnent une moisson de riches pensées et de nobles souvenirs.

Il me semble que votre grand poète Baudelaire a bien décrit la condition d'un poète comme Poë, parmi les affaires pratiques de ce monde, dans ses vers intitulés « L'Albatros » :

Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule,
Lui naguere si beau qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brule-gueule,
L'autre mime en boitant, l'infirme qui volait.

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Tel était le grand Homère, mendiant son pain à travers les villes de la Grèce. Tel était le Dante exilé de son pays, comme il dit, de ce « bel paese dove il si suone ». Tel était le Tasse emprisonné pour avoir osé lever les yeux sur une grande dame qu'il honorait de son amour de poète. Tel était le grand Byron traînant son ennui immortel à travers tous les pays et toutes les mers. Tel était votre grand Alfred de Musset, qui a écrit:

Le seul bien que j'ai eu au monde, est d'avoir quelquefois pleuré.

Il nous a appris aussi que:

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Pour vivre et grandir, l'homme a besoin des pleurs.

Tel était notre cher poète Edgar Poë. Comme maints autres, exilés sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Ces grands hommes de génie pouvaient bien dire:

La vie est vaine,
Un peu d'amour,
Un peu de haine,
Et puis bonjour.

La vie est brève,
Un peu d'espoir
Un peu de rêve,
Et puis bonsoir.

Imp. P. LEGENDRE & Cie, Lyon.